

**Yvan G. LEPAGE**

## **Un Moyen Âge xénophobe?**

La méfiance à l'égard de l'« Autre », de l'« étranger » n'est pas propre à nos sociétés, bouleversées depuis quelques décennies par un mouvement migratoire d'une ampleur sans précédent dans l'histoire. Si les grandes villes cosmopolites ont rapidement réussi à s'accommoder de la présence massive des « étrangers », il n'en va pas encore ainsi en province, où les groupes sociaux sont restés relativement homogènes. Là, l'« étranger » continue de faire peur et d'alimenter les préjugés.

Il en a toujours été ainsi. Pour le citoyen de la Grèce antique, l'« Autre » est un « barbare »; pour le Juif, le chrétien est un « goy »; aux yeux du colonisateur, l'autochtone est un « sauvage »; pour le nazi, les « Aryens » seuls ont droit de cité, le reste de l'humanité étant constituée de sous-hommes, bons à exploiter ou à éliminer, selon le cas.

Le Moyen Âge, avec ses sociétés closes, n'a pas échappé à cette peur de l'*estranger* (l'« étranger »), cet individu venu d'ailleurs qui se caractérise d'abord et avant tout par sa différence. Les chansons de geste et les premiers romans du XII<sup>e</sup> siècle se sont largement fait l'écho de la xénophobie qui régnait assez largement dans les sociétés féodales françaises. Wilfrid Besnardeau en fait une démonstration détaillée et convaincante dans sa thèse de doctorat soutenue en 2004 et publiée en 2007, dans la savante collection « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », dirigée par Jean Dufournet.

Organisé avec une rare rigueur, l'ouvrage comprend trois parties et sept chapitres, eux-mêmes subdivisés en autant de sections et de sous-sections que l'exige l'ample matière exploitée.

Le XII<sup>e</sup> siècle peut être considéré comme l'âge d'or de la chanson de geste; on ne s'étonnera pas que l'auteur leur attribue la part du lion, en leur consacrant les deux premières parties de son analyse et quatre

chapitres sur sept. Le roman est florissant, lui aussi, à cette époque, en particulier dans le dernier tiers du siècle (il n'est que de songer à Chrétien de Troyes), mais W. Besnardeau, forcé de se limiter, s'en tient aux « premières mises en roman » : *Le Roman de Thèbes* (vers 1155) et *Énéas* (vers 1160), laissant de côté le très long *Roman de Troie*, auquel il préfère *Le Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Paris (après 1180). Ces trois œuvres mettent en scène des héros « étrangers » plus proches du public français que les Sarrasins des chansons de geste, en raison de leur rôle civilisateur.

Le corpus des chansons de geste comprend, pour sa part, sept œuvres (l'auteur cultiverait-il le fétichisme des nombres « 3 » et « 7 »?) : l'incontournable *Chanson de Roland* (du cycle du Roi), cinq chansons appartenant au prolifique cycle de Garin de Monglane (*La Chanson de Guillaume*, *Le Couronnement de Louis*, *Le Charroi de Nîmes*, *La Prise d'Orange* et *Aliscans*) et, lié au cycle des barons révoltés, ce grand poème d'aventures et de violence qu'est *Raoul de Cambrai*. Avec cette dernière œuvre, datée de la fin du XII<sup>e</sup> ou du début du XIII<sup>e</sup> siècle, la peur de l'étranger commence à s'estomper.

La première partie de l'ouvrage, intitulée « L'étranger épique : les stéréotypes », est consacrée aux divers moyens mis en œuvre par les jongleurs pour « nommer l'autre » (chap. premier) et pour le caractériser (chap. 2). En cent vingt pages, on apprend tout sur les distinctions soit géographiques, soit onomastiques, auxquelles les auteurs des chansons de geste recourent pour nommer les Sarrasins. Le premier réflexe de l'homme inquiet face à l'étranger consiste en effet à déterminer sa provenance; vient ensuite le besoin de lui donner un nom susceptible de le définir, tout en le tenant à distance. Pour créer ces anthroponymes, les jongleurs, jamais à court d'imagination, sollicitent la géographie, réelle ou imaginaire, l'Histoire, la Bible, la race, le lignage; mais ils puisent aussi dans le lexique usuel : physiognomie, traits de caractère, noms d'animaux (« Butor », « Malars », etc.), force physique, noms de couleurs, etc.

La « typologie de l'étranger épique » (chap. 2) ajoute une description plus ou moins développée à ce qui n'est que suggéré dans le nom

servant à identifier l'étranger. Ainsi, par exemple, pour en traduire la laideur, les jongleurs font appel à trois catégories : l'animalité, la monstruosité et le satanisme. Le portrait ainsi tracé s'apparente à la caricature et les procédés rhétoriques mis en œuvre contribuent, d'un auteur à l'autre, à donner à la description de l'étranger un caractère nettement stéréotypé. De cette galerie de portraits monstrueux émergent quelques rares exemples de tableaux élogieux, destinés à souligner la beauté physique et les vertus chevaleresques de certains païens, tel le célèbre Margariz de Sibilie de *La Chanson de Roland*, à qui il ne manque que la foi chrétienne pour être digne des paladins de l'empereur Charlemagne.

La deuxième partie (« L'étranger épique : les brouillages ») examine tour à tour, en deux chapitres, « l'étranger en voie d'intégration » à la communauté chrétienne et « l'indigène en voie de marginalisation ». Parmi les Sarrasins appelés à se convertir, une place de choix est réservée à dame Orable et à son frère, le géant Rainouart. L'auteur consacre deux belles études à ces personnages hors pair dans l'épopée médiévale. On appréciera, d'autre part, les pages réservées à deux des protagonistes de *Raoul de Cambrai* : Bernier et son fils Julien, « confrontés à une société sarrasine qui se montre, à leur égard, ouverte, généreuse et tolérante » (p. 390).

Inversement, certains dignitaires chrétiens apparaissent indignes de leur charge ou de leur rôle : c'est le cas du roi Louis et de la reine Blanche-flor. D'autres, tels Tiebaut et Estourmi (*Chanson de Guillaume*), brillent par leur lâcheté, ce qui fait d'eux des chefs méprisables. Mais c'est de nouveau *La Chanson de Roland* qui nous fournit l'exemple le plus flagrant de la déchéance, en la personne de Ganelon : mû par l'ardent désir de se venger de son neveu Roland, il n'hésite pas à trahir son camp et à semer la désolation à Roncevaux.

« L'étranger romanesque », qui fait l'objet de la troisième partie de l'ouvrage, nous fait passer du monde sarrasin contemporain de l'empereur Charlemagne et de son fils Louis au vaste univers des héros antiques : Alexandre, Énée et Polynice. Dans la chanson de geste, le terme *estrangle*, négativement connoté, « exprime le rejet de l'étranger »

(p. 493). On assiste, dans le roman, à un glissement de sens, le mot renvoyant à ce qui est « extraordinaire », au sens d'écart par rapport à la norme. En se rapprochant ainsi du merveilleux, le mot *étrange* est désormais perçu comme mélioratif.

En raison de leur appartenance au monde païen de l'Antiquité, et donc de leur éloignement dans le temps et l'espace, nos trois héros sont certes des « étrangers », mais tout est mis en œuvre, dans les romans qui racontent leurs aventures, pour les rapprocher du public des auditeurs et des lecteurs. Leurs exploits « extraordinaires » sont propres à susciter l'admiration, d'autant plus que les auteurs, recourant au procédé de l'« anachronisation » et au syncrétisme religieux, les font évoluer dans des sociétés de type féodal, réduisant ainsi les écarts de civilisation. C'est ce que montre le chapitre 5, intitulé « Qui est étranger dans le roman? »

Le chapitre 6 (« Survivances épiques [dans les mises en roman] ») revient — un peu lourdement, peut-être — sur les questions de dénomination et de description, en les appliquant cette fois aux personnages romanesques, avec la volonté de montrer en quoi ils restent tributaires de l'univers épique. Si *Le Roman d'Alexandre* et *Le Roman de Thèbes* sont à cet égard relativement « proches du manichéisme des chansons de geste » (p. 579, n. 4), force est de constater que *l'Énéas* ne recourt, lui, qu'à des patronymes antiques. Par ailleurs, contrairement à l'épopée, qui privilégie l'action et le mouvement, le roman « affectionne les passages descriptifs » (p. 580). Et s'il arrive aux romanciers de reprendre les critères épiques servant à décrire la laideur (animalité, monstruosité et satanisme), c'est la beauté des individus qu'ils célèbrent dans la majorité de leurs portraits.

Le dernier chapitre (« L'ambivalence comme mode d'approche plus subtil de l'individu ») commence par appliquer au corpus romanesque la grille ayant servi plus tôt à décrire la marginalisation de certains personnages épiques. Les romanciers insistent, pour leur part, sur les origines troubles d'Édipe et d'Alexandre, dont la naissance est liée à une faute. Ils n'hésitent pas non plus à mettre en scène des figures atypiques, telles cette exilée qu'est Didon et ces « combattantes » que sont les Amazones. Et

comme dans les chansons de geste, il existe dans les romans des comportements qui marginalisent : la convoitise, la lâcheté ou encore la démesure; celle d'Alexandre est à cet égard proverbiale.

Mais dans les romans, la marginalisation a ses antonymes : la valorisation de l'étranger et l'héroïsation des individus, les uns finissant par être réintégrés grâce à un mariage exogame (Alexandre, Œdipe), les autres, divinisés, tel Énée. Et c'est sur les épreuves initiatiques et rédemptrices de ce dernier que se clôt le chapitre 7.

Une bibliographie sélective (p. 829-854) et de très utiles index terminent cet ouvrage, remarquable par la fermeté de sa composition et par le souci d'exhaustivité qu'y manifeste l'auteur. L'analyse peut paraître excessivement détaillée et la matière trop fragmentée, mais W. Besnardeau prend toujours la double précaution de cerner clairement l'objet de chacun des chapitres et de ménager des synthèses qui permettent de faire le point avant de passer au chapitre suivant. Et chaque fois que l'occasion s'en présente, il en profite pour nuancer ou pour corriger, toujours sereinement, les propos de ses devanciers. Mais toute fragmentation a son revers : la matière que l'on soumet ainsi à la scission entraîne d'inévitables redites et risque, à la longue, d'engendrer la monotonie. La somme de W. Besnardeau ne se lit pas comme un roman : on la consultera plutôt comme un ouvrage de référence sur un sujet, déjà étudié certes, mais jamais avec cette ampleur de vue. N'allons pas conclure, toutefois, que la matière est épuisée. Le corpus retenu reste limité à dix œuvres du XII<sup>e</sup> siècle. Le champ à moissonner est encore immense.

**Référence :** Wilfrid Besnardeau, *Représentations littéraires de l'étranger au XII<sup>e</sup> siècle. Des chansons de geste aux premières mises en roman*, Paris, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge » 83, 2007, 872 p.